

Pratique de la traduction : l'a b c du métier

CRISTINA ROBALO-CORDEIRO

(*Université de Coimbra*)

Résumé

Partant de mon expérience de traductrice, je me penche, dans un premier temps, sur le binôme théorie / pratique, en examinant le paradoxe qui veut que la théorie crée des obstacles que dissipe la pratique ; dans un deuxième moment, j'envisage le *jeu* de la traduction comme opposé au *mal* de la création; ma troisième partie traite de l'antagonisme entre le caractère encore humain ou individualisé de la traduction et l'automatisation croissante qui cherche sous nos yeux à s'emparer du métier.

Mots-clés : Théorie, pratique, jeu, métier, automatisation

Abstract

Drawing from my own experience as a translator, I will dwell on the theory / practice binomial, scrutinizing the paradox according to which the theory generates obstacles that the practice dissipates. In a second time, I will consider translation as a game by contrast with the painful process of genuine creation. My third part will deal with the antagonism between the still humane or individualized feature of translation and the growing automation that keeps gaining control of our craft.

Key-words: Theory, practice, game, craft, automation

On ne devrait pas avoir, au CIEP de Sèvres, à s'excuser de parler de pédagogie. Ne sommes-nous pas ici dans le conservatoire, dans le laboratoire de l'art d'enseigner, d'où sont sorties, depuis plus d'un demi-siècle, des générations d'excellents formateurs, pourvus de méthodes et d'instruments sans cesse perfectionnés ? Mais je confesse que je suis une sorte de néophyte dans ce domaine et c'est pourquoi je demande votre indulgence : je n'ai eu avec la didactique que des contacts brefs et superficiels. Qui plus est, un long séjour dans l'administration universitaire m'a éloignée du quotidien professoral et je me sens aujourd'hui, pour ainsi dire, dépaysée à la faculté des lettres, où je viens de reprendre mes cours après quinze ans d'absence. Ce début du 21^{ème} siècle en effet a sans doute vu plus de changements dans nos universités qu'il ne s'en était produit au cours des cent années antérieures. Le processus de Bologne, la mobilité, les réseaux, le numérique, la qualité, la gouvernance, etc., sont des mots qui auraient beaucoup intrigué, non seulement nos vieux maîtres, mais les jeunes enseignants que nous étions – ou du moins celle que j'ai été.

Une nouveauté cependant l'emporte sur les autres, par ses effets immédiats en salle de cours : alors que, au Portugal, dans les années 80, les étudiants de littérature avaient encore un niveau de français qui leur permettait un accès direct et facile aux textes (je veux dire à des œuvres aussi volumineuses que *Le Père Goriot*, *Madame Bovary* ou *L'Assommoir*), il n'est plus question aujourd'hui de leur donner à lire un livre qui ne puisse être accompagné de sa traduction. Le recul de la langue française est plus impressionnant au Portugal qu'en Espagne même, pour toutes sortes de raisons que vous connaissez aussi bien que moi. Plutôt que de le déplorer, comme enseignante, je suis disposée à m'en féliciter comme traductrice... Un vaste champ s'ouvre devant nous autres traducteurs et d'autant plus vaste que nous ne pouvons pas trop compter sur l'édition brésilienne pour suppléer aux manques. Malgré les déclarations officielles, malgré l'accord orthographique, le portugais du Brésil n'est pas le nôtre, en tout cas, culturellement et sémiotiquement. Ce ne sera donc jamais que faute de mieux si nous recommandons à nos étudiants de littérature française des versions brésiliennes, à moins que nous ne considérons comme déjà perdue la cause du portugais européen (et c'est à quoi se sont résignés, peut-être avec réalisme, un certain nombre de nos collègues)...

Mais afin de mieux définir le lieu d'où je parle, je dois faire une allusion au Plan National de Lecture à la mise en place duquel j'ai été conviée à participer comme déléguée du Ministère de l'Enseignement supérieur portugais. Cette responsabilité me rend encore plus sensible à la nécessité de produire un immense effort, un effort collectif de pédagogie, pour combattre l'analphabétisme sous toutes ses formes et à tous les niveaux, la disparition du français au Portugal étant un symptôme parmi d'autres de cette crise générale de la lecture, autrement dit de la culture. Je ne doute pas un instant que la traduction, à savoir le nombre grandissant des livres étrangers traduits, mais également la traduction comme exercice scolaire, ne soit un moyen de contribuer à l'ouverture des esprits et à l'amitié universelle. Ayant prononcé le terme d'analphabétisme, je peux en arriver, pour terminer mon introduction, à « l'a b c » que j'ai introduit dans le titre de cette conférence. J'ai voulu, ce faisant, associer les deux intérêts qui me sollicitent actuellement. D'une part, la préoccupation d'assurer les bases pédagogiques de mon enseignement - il s'agit bien d'apprendre à lire et à écrire - et, d'autre part, le souci de donner à connaître de beaux textes, l'argument esthétique étant ou devant être l'« ultima ratio » du professeur. C'est dans cette perspective que j'ai traduit, voici déjà quelques

années, *Alphabet*¹, recueil de proses poétiques où l'auteur, Paul Valéry, évoque les heures successives d'une journée en faisant en sorte que le premier mot de chaque morceau commence par la lettre que lui assigne l'ordre alphabétique. À vrai dire, cet *Alphabet* est resté pour moi jusqu'à présent lettre morte puisque je n'ai pas encore trouvé l'occasion de l'essayer sur des étudiants et de lui faire rendre les services que j'en attends. Au moins son souvenir me sera-t-il utile aujourd'hui pour rassembler les réflexions que m'inspire le thème de notre rencontre.

Mais une remarque préalable s'impose encore. « Traduire entre les cultures » peut signifier beaucoup de choses, presque autant de choses que désigne le mot culture, dont on ne compte plus les acceptions (un chercheur américain en a dénombré plus de deux cents !). Le programme Erasmus fait régulièrement tenir dans une salle de classe une dizaine de nationalités et, partant, autant de systèmes d'évaluation et de conceptions du monde. L'explication du moindre mot de vocabulaire, surtout concret, suscite des doutes et des quiproquos nous rappelant la relativité des signes et des usages. On s'avise bientôt du reste que ce n'est pas le passeport qui fait l'étranger parmi nos étudiants, mais bien le niveau de connaissances et le degré d'intelligence. Et qu'est-ce, en définitive, que l'acte pédagogique, dans bien des écoles de cette périphérie de Paris où nous nous trouvons, sinon un patient travail de traduction d'où peut résulter la communication interculturelle *dans la même langue* ? En somme, comme le montrent bien le nombre et la variété des ateliers au programme, si l'intitulé du congrès n'est pas ambigu, il est en tout cas délibérément plurivoque et chaque interprétation semble légitime.

Je vais abuser de cette liberté en situant mon propos entre la culture scolaire et la culture professionnelle, la traduction appartenant aux deux univers. Je laisserai de côté tout ce qui a trait à la différence entre les peuples ou les communautés pour examiner seulement la tension entre des régions ou plutôt entre des directions mentales. Et comme je suis à Sèvres, je me sens tenue de sagement présenter un plan d'exposé en trois parties... Je me pencherai, dans un premier temps, sur le binôme théorie / pratique, sans craindre de fouler des sentiers battus ; dans un deuxième moment, j'envisagerai le jeu de la traduction comme opposé à l'angoisse ou à la violence de la création; ma troisième partie traitera de l'antagonisme entre le caractère encore humain ou individualisé de la traduction et l'automatisation croissante qui cherche sous nos yeux à s'emparer du métier.

¹ C. ROBALO-CORDEIRO, *Alfabeto*, Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, 2010.

Il va de soi que, vu l'abondance de la matière, je ne ferai que survoler toutes ces questions, sur lesquelles je n'ai rien à dire que vous ne sachiez déjà, et mieux que moi.

Tous ceux qui parmi nous se sont élevés au-dessus de l'ici et du maintenant de l'exercice de traduction, du cas concret, toujours particulier, que constitue tel passage de tel texte de tel auteur de telle époque, n'ont pu mesurer sans vertige l'étendue et la profondeur des problèmes considérés sous l'aspect spéculatif. La plupart des sciences linguistiques, cognitives et sociales sont convoquées dans la théorie de la traduction qui ne cesse d'élargir son enquête. Ce questionnement est à la fois légitime et nécessaire : la traductologie est parfaitement fondée à ambitionner le statut de science autonome.

Aucune limite ne peut lui être assignée, sinon celle qui en assure la cohérence interne et par conséquent la validité. Depuis les « théorèmes pour la traduction » de Ladmiral² (1994), les enjeux scientifiques³ impliqués dans le passage d'une langue à une autre sont constamment enrichis par de nouvelles recherches. La « traduction aujourd'hui » n'est plus tout à fait dans l'état décrit par Lederer⁴ il y a 23 ans, pour ne rien dire du premier jalonnement effectué par Georges Mounin⁵ dans son ouvrage fondateur de 1963 (*Les problèmes théoriques de la traduction*). Reste à s'interroger sur la coordination entre les théories et les pratiques. Je ne reprendrai pas la substance du livre d'Oseki-Dépré⁶ qui a abordé de front cette difficulté dans son livre de 1999 consacré à la traduction littéraire. Il est clair qu'il n'y a pas de contradiction entre l'attitude réflexive et l'action effective de l'esprit, mais circularité ou complémentarité, dans la mesure où la première formule des problèmes tandis que la seconde apporte des solutions. Le malheur est que les solutions de la seconde ne répondent pas toujours aux problèmes de la première. Il existe pourtant un exemple assez célèbre montrant la fécondité spéculative de l'inventivité verbale du praticien. Vous savez peut-être que le pronom réfléchi SOI a été introduit assez tardivement dans le langage philosophique, grâce à une décision audacieuse de Pierre Coste préparant la traduction de l'*Essay on Human Understanding* de Locke⁷. Jusqu'alors, la métaphysique ne connaissait que le Moi cartésien et la pensée française allait donner de la tête contre le Self des empiristes anglais. Une mutation s'est ainsi fait

² J. R. LADMIRAL, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1994.

³ Voir F. NIES, *Les enjeux scientifiques de la traduction*, Paris, Éditions de la MSH, 2004.

⁴ M. LEDERER, *La traduction aujourd'hui*, Paris, Hachette, 1994.

⁵ G. MOUNIN, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.

⁶ OSEKI-DÉPRÉ, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris, Colin, 1999.

⁷ *Vocabulaire européen des philosophies*, sous la direction de Barbara CASSIN, Paris, Seuil/Le Robert, 2004, p.1194.

jour dans la philosophie française et qui prendra beaucoup de temps à apparaître dans les autres philosophies de langues latines. Comme traductrice, j'ai été alertée sur cette curiosité en travaillant ma version de l'*Alphabet* de Valéry où les jeux du Moi et du Soi se déroulent avec une aisance et une consonance que restituent mal les relations du *EU* et du *SI* en portugais.

Mais procédant en praticienne je n'ai pas été arrêtée trop longtemps par cet obstacle dont est issue la subjectivité de la métaphysique classique : j'ai passé outre ou, comme on dit, j'ai « fait avec » tandis que raisonnant en théoricienne je me serais peut-être laissé entraîner dans un abîme de perplexité. Il y a ici une leçon que dégage de son côté le sociologue Michel Lallement dans un article fort savant « Comparer, traduire, bricoler ». Il interroge le statut épistémologique de la comparaison internationale, procédé courant dans sa discipline, et la rapproche du travail du traducteur qui oscille pareillement entre les cultures dans un constant transfert intellectuel. À réfléchir sur la légitimité formelle des deux procédures, on arrive assez vite à conclure à leur impossibilité théorique : le sociologue et le traducteur ont tous les deux les mains sales. Et il est vrai que le mot allemand de « Arbeitlos » est très inexactement rendu par le mot français « chômeur » (alors que le mot portugais de « desempregado » en serait un équivalent beaucoup plus fidèle). Entre la dénotation et la connotation passe à peu près toute l'originalité irréductible des cultures. Mais le traducteur doit garder son sang-froid et poursuivre son chemin comme fait le sociologue de terrain. C'est que l'un comme l'autre sont des praticiens, voire des « bricoleurs ».

Le bricolage a reçu ses lettres de noblesse en anthropologie dans le premier chapitre de *La Pensée sauvage*, où Lévi-Strauss, vous vous en souvenez, assimile la pensée mythique à une « science du concret ». Gérard Genette fera à son tour du critique littéraire un bricoleur. Mais le roi de la bricole reste, à mon sens, le traducteur, qui comme Mercure, le dieu de l'expédient, ne s'embarrasse pas de trop de scrupules, sans quoi il périrait sur place. Pour lui, pour nous, une difficulté ne doit pas se transformer en aporie et les obstacles sont faits pour être surmontés, sinon tournés, coûte que coûte. Je reconnais cependant avoir jeté l'éponge devant la lettre Y de l'*Alphabet* valéryen : le poète commençant l'avant-dernier morceau par l'interrogation « Y a-t-il », j'ai dû me résoudre à expliquer dans une note de bas de page que : « Vigésima quinta letra do alfabeto português, o Y, possuindo uma utilização quase exclusivamente algébrica, representa para o tradutor um obstáculo insuperável. » Dans un cas comme celui-ci, ce n'est pas la réflexion spéculative qui arrêta ma démarche mais une place vide dans notre alphabet.

Mais je parlais de la leçon tirée par Michel Lallement de sa double expérience d'épistémologue et d'enquêteur. Elle vaut encore davantage pour nous qui sommes partagés entre, d'un côté, la problématisation ou la formalisation, grande jouissance de l'esprit en même temps que devoir scientifique du professeur, et, d'autre part, le travail à la petite semaine du traducteur à qui l'éditeur a imposé des délais pour rendre sa copie. Si la découverte d'antinomies insolubles est le plaisir (un peu masochiste, sans doute) du théoricien, la trouvaille, l'astuce est la récompense du traducteur. Aussi, dans l'action, les paradoxes logiques sont-ils balayés d'un revers de main : laissez-moi extraire ceci de la conclusion de Michel Lallement : « L'on pourrait décréter en théorie que l'Autre n'étant pas le Même, toute démarche comparative est aporétique. Pourtant, dès lors que l'on adopte le point de vue de la pratique, l'objection tombe »⁸.

Autrement dit, le passeur, sociologue ou traducteur, qui va et vient entre deux cultures ne peut être qu'un contrebandier, mais le fait est qu'il réussit à passer et à nous faire passer avec lui. Et pour citer le même auteur : « La seconde idée qui m'importe emprunte à la traductologie cette intuition majeure en vertu de laquelle il est impossible d'énoncer une théorie générale de la comparaison. En conséquence nous devons nous contenter de théorèmes en miettes et de bricolages partiels »⁹.

Vous pourriez me faire observer – et vous auriez raison – que le paralogisme de Zénon interdisait lui aussi le mouvement, étant géométriquement démontré qu'Achille jamais ne pourra rattraper la tortue. Mais il suffit à Diogène le cynique de se lever et de marcher pour donner tort à Zénon. Au total, nous dirons que la théorie de la traduction, dont l'ambition doit beaucoup au structuralisme, se rapproche aujourd'hui tendanciellement de la pratique du traducteur.

Ainsi les deux termes du binôme théorie/pratique sont-ils reliés non par le signe – mais par le signe + : nous avons tout à gagner en traductologie à adopter comme philosophie le pragmatisme, autrement dit une théorie de la pratique.

La deuxième opposition que je vous annonçais va me conduire à déterminer la part de jeu que comporte l'exercice de traduction, à l'école aussi bien que dans la profession. C'est, si l'on veut, une idée banale et même fatiguée : on joue beaucoup en

⁸ Michel LALLEMENT, "Comparer, traduire, bricoler" in J.C. Barbier, M.T. Letablier eds, *Politiques sociales. Enjeux méthodologiques et épistémologiques des comparaisons internationales*, Bruxelles, Peter Lang, 2005, p. 169-190.

⁹ *Ibid.*

pédagogie depuis Piaget. Mais essayons de la ranimer un peu en cherchant son contraire et en faisant appel à notre propre vécu. Le contraire du jeu n'est pas le travail – à moins que celui-ci soit une corvée ou une peine infligée – mais la peur ou l'angoisse (c'est dans ce sens qu'on a pu dire que le pari de Pascal n'était pas un jeu mais un cauchemar...). Et c'est bien là ce qui distingue, psychologiquement, le travail textuel du traducteur de celui auquel se livre l'écrivain en proie à la violence de la création et toujours prêt, comme le narrateur de *La Recherche du Temps perdu*, à ajourner l'heure de vérité. Nous le vérifions sur nous-mêmes : savoir qu'il nous faudra demain matin nous lever pour écrire, ne serait-ce qu'une conférence, peut nuire à notre repos nocturne, nous sommes agités, inquiets, nous sommes hantés par le fantôme d'une page blanche à la pureté mallarméenne... Mais si c'est un texte à traduire qui nous attend, - dans une langue qui nous est familière bien entendu, - tout va bien, nous nous frottons les mains en sifflant un petit air. C'est que nous n'aurons pas à affronter le spectre de l'impuissance, à ordonner le chaos, à décréter que la lumière soit : c'est en quoi la traduction littéraire (je ne parle évidemment pas de la traduction souvent très rébarbative de textes techniques ou juridiques) peut être tenue pour une activité fondamentalement ludique.

En nous référant aux catégories de la rhétorique classique, il paraît assez juste de situer le travail du traducteur au seul niveau de l'élocution, du travail sur les mots, leur choix et leur ordre dans la phrase (ou à l'extrême rigueur dans le paragraphe). L'invention ni la disposition ne sont du ressort du traducteur, qui peut être tacticien mais en aucun cas stratège. Et dans cette manipulation de la matière verbale, il peut lui arriver de se sentir un instant le rival de l'écrivain, apercevant entre les mots d'autres rapports sémantiques ou phonétiques que ceux inscrits dans le texte de départ. Ce qui est d'autant plus vrai que la traduction passe par la déverbalisation, souvent inévitable. Paul Valéry, qui dans son vieil âge, sous l'Occupation, s'est plu à traduire en vers alexandrins non rimés les *Bucoliques* de Virgile, nous a laissé ses souvenirs de traducteur, dont je cite quelques bribes :

Au bout de quelque temps que je m'avançais dans ma traduction, faisant, défaisant, refaisant, sacrifiant ici et là, restituant de mon mieux ce que j'avais refusé tout d'abord ; ce travail d'approximations, avec ses petits contentements, ses repentirs, ses conquêtes et ses résignations, m'inspira un sentiment intéressant [...]. Je me trouvai, par moments, tout en tripotant ma traduction, des envies de changer quelque chose dans le texte vénérable [...] Cela durait une ou deux secondes de temps actuel, et m'amusait...¹⁰

¹⁰ Paul VALÉRY, *Oeuvres I*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 213.

Valéry attribue cette liberté qu'il éprouve devant le poème de Virgile à la relative imperfection de certains passages, une œuvre aussi achevée qu'une page du *Phèdre* de Racine par exemple présentant un aspect de nécessité absolue. Et comment nier qu'il nous arrive parfois, à nous traducteurs d'occasion, de constater qu'entre le texte et notre version s'amorce une sorte d'interaction, pour ne pas dire de jeu, comme si s'offrait à nous la chance d'une réécriture. La vivacité des conflits entre auteurs et traducteurs montre qu'il y a là une dialectique inévitable. Après tout, le traducteur littéraire est à la fois tout près et tout contre l'écrivain. Proposition qui se renverse facilement : Proust n'a-t-il pas écrit que « Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur¹¹ » ? L'auto-translation, elle, nous donne les coudées franches : rien ne nous interdit cette fois de modifier le texte de départ. Permettez-moi de me servir de ma propre expérience à ce sujet. J'ai écrit naguère une sorte de roman en portugais¹². Pour le faire lire à des amis francophones, j'ai eu la fantaisie de le traduire moi-même en français. Me laissant littéralement gagner au jeu de l'autocorrection, j'ai retailé le texte d'origine en lui faisant perdre environ un cinquième de son volume : il est connu que le français, langue de logiciens et de juristes, aime la concision, supporte mal la redondance, craint le ridicule de l'emphase. Je n'ai jamais mieux senti, dans ce combat intérieur entre l'appel baroque et le rappel classique, la différence de métabolisme entre les deux langues. La traduction d'un essai de Simone Weil¹³ m'a récemment fait opérer un travail de sens contraire : j'ai éprouvé, à tort ou à raison, le besoin de lier les propositions indépendantes, sortes d'axiomes, du texte-source dans des phrases plus amples de sorte que la lecture en portugais ne donne pas l'impression assez pénible de sécheresse gnomique que supporte fort bien le français.

Ce qui me conduit à penser que le traducteur moderne, beaucoup plus qu'un « traïdor » est essentiellement un « fingidor », pas moins que le poète de Pessoa. Il y a en effet un « paradoxe » du traducteur comme du comédien, qui tous les deux, chacun sur son mode, « interprète » un « rôle ». Malgré toute l'empathie qui peut, qui doit exister entre l'écrivain et nous, il nous faut « jouer d'intelligence », selon l'expression de Diderot, bien plus que « jouer d'âme ». Nous sommes bel et bien des simulateurs d'effets. Passant d'une langue à une autre, d'une culture à une autre, nous pratiquons une sorte de prestidigitation seconde, la première étant évidemment celle opérée par l'écrivain lui-

¹¹ Marcel PROUST, *Le temps retrouvé, A la recherche du temps perdu*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, volume III, p. 890

¹² Cristina ROBALO-CORDEIRO, *Fuga marroquina*, Coimbra, Minerva Editora, 2016.

¹³ Simone WEIL, *Sobre a supressão geral dos partidos políticos*, Coimbra, Minerva Editora, 2017.

même, qui montre et cache ce qu'il veut. Pour bien analyser la virtuosité à laquelle atteignent les grands traducteurs, il serait utile de se reporter aux pages si subtiles et si amusantes où Gaston Bachelard, dans un chapitre de *La Dialectique de la Durée*, portant sur les « Superpositions temporelles », étudie la psychologie de la feinte. C'est là une psychologie des profondeurs mais prise dans un tout autre sens. Elle donne plus de légitimité à l'insertion de l'exercice de traduction dans l'univers du jeu. Non seulement parce que traduire c'est pratiquer des tours de passe-passe entre deux espaces linguistiques et culturels, mais plus encore parce que, dès que le traducteur réfléchit sur son acte, il ne peut lui échapper qu'il procède, comme le comédien, à un dédoublement psychique qui peut très vite se compliquer, de même que la feinte peut devenir feinte de la feinte, et ainsi de suite. La théorie de la traduction ne s'est guère intéressée, que je sache en tout cas, à cette « psychologie exponentielle », comme la désigne Bachelard, mais dont une meilleure connaissance pourrait jeter de la lumière dans la zone d'ombre psychique où le traducteur, toujours un peu faussaire, s'applique à reproduire dans sa langue l'écriture de l'autre. Comment n'y aurait-il pas dans ces conditions une « névrose » du traducteur, névrose sans souffrance et temporaire cependant, pour autant qu'il s'agit bien d'un jeu que l'on peut prendre et laisser à sa guise ?

M'étant trop complaisamment attardée sur ces aspects peu explorés de notre art, vous ne serez pas fâchés que je réduise ma dernière partie à deux ou trois aperçus. D'abord, que le facteur humain (la subjectivité et l'intersubjectivité) soit consubstantiel à la traduction littéraire et doive le rester suffit à lui conférer un statut particulier. À la différence de la traduction technique – dont l'empire s'accroît de jour en jour – elle n'est pas vraiment menacée par la mécanisation. Le jour où elle le sera, cela voudra dire que la littérature aura perdu sa fonction et avec elle la culture au sens général de processus d'humanisation. Mais à quel genre d'activité professionnelle peut-on rapporter l'office du traducteur littéraire en tant qu'il échappe à l'automatisation ? Nous tombons tous d'accord pour le distinguer de celui de l'écrivain lui-même, c'est-à-dire du créateur, qui, lui, fait jaillir un monde nouveau (pour dire les choses vite). Le traducteur travaille sur la forme à partir d'une forme déjà faite. Il y a longtemps que, pour ma part, j'ai aperçu les affinités de notre pratique avec l'artisanat ou avec un de ces arts cultivés en Extrême-Orient et qui s'identifient à une ascèse. Aussi n'ai-je pas été surprise en lisant ces lignes dans une interview de Josée Kamoun, l'excellente traductrice de Philip Roth et de John Irving :

Notre travail s'apparente à celui du restaurateur de tableaux ; pour restaurer un tableau de Poussin, il ne faut pas être Poussin, mais il est évident que savoir peindre est indispensable. Le but n'est pas de peindre son propre tableau mais de restaurer le tableau de Poussin dans la mesure où l'on peut conjecturer que c'est cette couleur-là qui était utilisée à tel endroit, pour tel effet. Nous ne traduisons pas des mots, nous traduisons des effets, nous aussi.¹⁴

Il se trouve qu'une autre lecture m'a conduite à trouver dans un ouvrage du sociologue anglais Richard Sennett, *The Craftsman*¹⁵ (titre que le mot d'artisan ne peut pas restituer) plusieurs allusions au labeur de la traduction littéraire, labeur fait de difficultés vaincues une à une. Comme tout « homme de métier » (passons sur le sexisme de l'expression), le traducteur opère dans l'élément de la résistance et de l'ambiguïté, pliant ses outils à ses besoins (à la différence du technologue qui crée des outils spécifiques pour chaque besoin). Il serait intéressant de suivre la main du traducteur fouillant un dictionnaire : n'est-il pas le plus souvent frustré dans sa recherche ? J'observerai entre parenthèses que plus qu'un autre en Europe le traducteur portugais a des raisons de se plaindre du manque d'instruments lexicographiques : dans sa propre langue, les dictionnaires font défaut. Rien de comparable avec les ressources dont disposent ses collègues français et anglais. Quant aux dictionnaires bilingues français-anglais, ils ne dépassent pas la portée d'ouvrages scolaires et le vieux dictionnaire de Porto Editora par Olívio de Carvalho a le seul mérite d'être cocasse dans ses anachronismes. Et n'attendons pas que le recours à Google soit la solution à nos doutes : c'est du portugais du Brésil qu'il faut alors traduire en portugais du Portugal.

Soucieux à la fois de fidélité et de qualité esthétique, le traducteur littéraire pratique ainsi un de ces « métiers d'art » qu'on a vus surgir à mesure que l'automatisation vidait les ateliers. Et si la mécanisation, le numérique, l'intelligence artificielle ne sauraient venir à bout de sa raison d'être c'est qu'il revendique tous les droits et les devoirs d'un Sujet. Il est l'autre de l'écrivain, non pas son ombre. Il ne combine pas seulement des signes mais il s'efforce de recréer des rythmes, de restituer des valeurs. Et, surtout, il apprend, toujours et encore, à lire et à écrire : tout nouveau chef-d'œuvre à traduire est, pour lui, un *Alphabet*.

¹⁴ Entretien avec Josée KAMOUN, 1^{er} décembre 2011, blog Google, « Le traducteur un artisan d'art », <http://littexpress.over-blog.net/article-le-traducteur-un-artisan-d-art-entretien-avec-josee-kamoun-118028267.html>

¹⁵ Richard SENNETT, *The Craftsman*, London, Penguin Books, 2008.